

et dépassera peut-être les pays capitalistes les plus avancés. Dans ces conditions, cette supériorité aura des conséquences formidables au profit des formes socialistes de société. Que les travailleurs en attendant assurent la défense de leurs conditions de vie et de travail, cela va de soi. Mais à quoi bon une révolution, des dangers de guerre ? Ce n'est au fond que quelques années, peut-être dans le pire des cas, quelques dizaines d'années, de prolongation de l'exploitation capitaliste. Est-ce vraiment la peine de prendre des risques pour gagner un peu de temps ?

Cette conception, avec des variantes et avec certains enjolivements, commence à se répandre. Elle a pour elle tout autre chose que les discours de Thorez. Elle s'appuie sur un facteur objectif très important : les progrès de l'U.S.S. dépassant les prévisions les plus optimistes. Elle s'appuie aussi sur un autre facteur, le déclin des mouvements révolutionnaires en Europe. Ajoutons-y les effrayants dangers d'une guerre atomique. Et on comprend qu'il devienne plus attrayant de penser qu'au prix de quelques années supplémentaires de régime capitaliste, on arrivera d'une façon pacifique et plus harmonieuse au socialisme.

Si cette conception reposait sur des arguments *entièrement valables*, il serait effectivement difficile de continuer à préconiser la lutte révolutionnaire pour le renversement du capitalisme. Nos maîtres Marx, Engels, Rosa, Lenine, Trotsky, n'ont jamais été les protagonistes de la lutte révolutionnaire en soi ; ils l'ont toujours défendue comme *le seul* moyen de venir à bout du système capitaliste. La force était la grande accoucheuse des sociétés. Les partisans des « voies pacifiques » ont même invoqué parfois des déclarations de Marx selon lesquelles l'Angleterre de son temps, dépourvue alors d'armée et de bureaucratie, pourrait peut-être connaître de ce fait un passage pacifique au socialisme. La question qui se pose est donc de savoir si vraiment il y a quelque chose de nouveau dans le monde qui permette de conclure que grâce en premier lieu au développement de l'U.R.S.S., on peut aller au socialisme d'une façon pacifique, simplement par un redoublement de la lutte idéologique, et selon les termes de Thorez, sans canons, sans géoliers, sans gendarmes.

Soit dit en passant, les Algériens et quelques autres peuples n'ont pas le bonheur de connaître aujourd'hui un tel développement, et sont obligés de faire d'énormes sacrifices pour seulement devenir indépendants. Mais reprenons les différents éléments de cette nouvelle conception de la marche au socialisme.

### Quelques facteurs

L'élément le plus puissant dans cette conception est, sans contradiction possible, le poids qu'exercera dans les années qui viennent le développement de l'économie planifiée. Il y a là un facteur révolutionnaire, d'un dynamisme extraordinaire, qui hante les jours et les nuits des dirigeants et économistes du grand capital. Il contribue à bouleverser les relations économiques, il exerce une attraction sur les pays sous-développés, et cette attraction se fera également sentir dans l'Europe capitaliste. Nous traiterons une autre fois, en détail, de ce développement et de certaines de ses implications considérables. Mais, à lui seul, ce facteur ne peut pas trancher la question. Pour qu'il devienne décisif, il faudrait que la détente ne soit pas un moment passager dans les relations internationales, que le désarmement général soit possible, que le système capitaliste n'ait plus de capacité de réagir et se fasse harakiri, qu'il y ait un automatisme dans le passage au socialisme.

Sur tous ces points, la réponse ne peut, en aucune façon, être affirmative. La « détente » est pleine de points de fric-

tion qui ne sont pas aisés à résoudre et qui peuvent donner lieu à des reprises de tension et même à des explosions, que ce soit en Europe avec la seule question de Berlin ou en Asie, où non seulement on s'aperçoit qu'au Laos l'impérialisme américain ne renonce pas à revenir sur les accords de Genève de 1954 mais aussi que Nehru à son tour tombe son masque de « neutraliste ».

Si on peut espérer des périodes de « détente » plus ou moins longues, si les freins au déclenchement d'une guerre mondiale sont actionnés, du fait que l'on craint de part et d'autre les hécatombes d'un conflit, il faut vraiment être prêt à croire aux fées, au Père Noël et on ne sait trop à quoi, plutôt que d'avoir la moindre illusion dans un désarmement général. Il y a eu déjà dans l'histoire plusieurs conférences en vue d'un désarmement. Dans les meilleurs des cas, elles ont abouti à une *limitation* des armements, dans d'autres à une accélération de la course aux armements, jamais à un désarmement.

En régime capitaliste, ou dans une rivalité entre régimes capitalistes et Etats ouvriers, c'est une utopie de croire que les antagonismes seront livrés à la pure raison humaine. Le seul fait que les uns et les autres disposent d'un potentiel économique, susceptible de servir de base à une industrie d'armements, est un obstacle décisif à tout désarmement général.

D'autre part, a-t-on vu le capitalisme prêt à disparaître ? Depuis la fin de la guerre, à la place de Mussolini ou de Hitler, combien de dictateurs n'a-t-il pas engendrés, de Syngman Rhee à de Gaulle, sans oublier qu'il a su conserver Franco et Salazar ! Et ne trouvera-t-il pas des dirigeants « ouvriers » disposés à le maintenir dans une démocratie « renouvelée », à partir de laquelle il reprendra le terrain perdu devant une montée des masses ?

Rien ne permet de conclure que le capitalisme laissera le champ libre au socialisme. Bien que les progrès de l'U.R.S.S. soient énormes, que le rapport des forces en faveur du socialisme se soit considérablement déplacé, que la révolution coloniale batte son plein, on ne peut pas raisonnablement déduire que le jeu automatique des forces économiques opérera désormais un transfert de pouvoir au profit du socialisme. Les dirigeants capitalistes sont des gens qui calculent à froid ; et s'ils entendent maintenir l'O.T.A.N., l'O.T.A.S.E., etc., c'est parce qu'ils considèrent que le résultat d'un conflit n'est pas pour eux perdu d'avance. En matière de révolution coloniale, ils sont en train d'étudier des lignes d'arrêt, aussi bien en Extrême-Orient qu'au Moyen-Orient et en Afrique et en Amérique latine. Les récents déplacements d'Eisenhower en sont un témoignage. Si on jette un coup d'œil sur les quinze dernières années, on peut voir que les capitalistes ont su réagir jour après jour, et qu'ils ont su profiter de toutes les faiblesses, de toutes les failles des mouvements de masse pour reprendre du terrain et consolider leurs positions.

Bien que la situation dans son ensemble leur soit défavorable, ils ont su utiliser notamment toutes les mesures prises par les partis communistes pour canaliser les mouvements de masse non pour accepter les propositions du gouvernement soviétique, mais pour faire des barrages, renforcer leurs points d'appui et s'attaquer aux mouvements de masse arrêtés dans leur mouvement.

### On ne fera pas l'économie de la lutte révolutionnaire pour le pouvoir

Là où les masses n'ont pu être stoppées, en Chine, en Yougoslavie, au Vietnam partiellement, le capitalisme a disparu de la scène. Là où les masses ont été stoppées par leurs directions, le capitalisme s'est consolidé et même a